



« Affermissez votre pensée »
1PIERRE 1:13

volume 4
numéro 4
Décembre 2001

ISSN 1424 - 4489

CONSEIL DE RÉFÉRENCE

- Jean-Michel Bloch
- David Brown
- Henry Bryant
- James Favre
- Roland Frauli
- Samuel Hoffer
- Gordon Margery
- Udo Middelman
- Daniel Molla
- Gabriel Mutzenberg
- Florent Varak
- Hans Wyttenbach

COMITÉ DE PUBLICATION

- Mike Evans
- Pierre Klipfel



Institut Biblique de Genève

La Science : adversaire ou alliée ?

Denis Alexander

Denis Alexander est directeur de l'Institut Babraham de Cambridge. Licencié ès Sciences d'Oxford, il a obtenu son doctorat à l'université de Londres. Il a enseigné la biochimie à l'université américaine de Beyrouth, au Liban, où il a également effectué des recherches sur les maladies génétiques humaines. Il est l'auteur du livre «Au-delà de la Science» (Editions Farel) et de nombreux articles scientifiques. Il édite la revue «Science & Christian Belief», est membre du comité de publication de la revue «Christians in Science» et tient des conférences sur les sujets de la science et de la foi.

Résumé

Cet exposé s'intéresse au rapport entre la science et le christianisme. Les déclarations intempestives et exagérées des scientifiques d'une part et des chrétiens d'autre part au sujet de la nature et de l'étendue des connaissances scientifiques et religieuses aboutissent souvent à des conflits. Pourtant, dans l'ensemble, on admet que science et christianisme s'épaulent mutuellement. Historiquement, la recherche scientifique s'enracine profondément dans le christianisme, et les chrétiens sont soucieux de découvrir la vérité concernant le monde de Dieu. De plus, la science et la foi chrétienne sont toutes deux très sceptiques vis-à-vis des théories relativistes au sujet du savoir, un scepticisme mis en lumière par l'émergence du postmodernisme. L'irruption de ce relativisme dans la pensée occidentale soulève cette question provocante : la science peut-elle survivre sans le christianisme ?

Introduction

Les sociétés occidentales contemporaines entretiennent une profonde ambivalence concernant la science. D'une part, elles attendent trop de la science et fondent sur elle des espoirs démesurés. Elles cultivent la vision d'un univers de très haute technologie dans lequel l'homme manipule les forces scientifiques pour les utiliser à ses propres fins. A l'autre extrémité de l'échelle, un courant anti-scientifique vigoureux accuse la science d'être la cause de tous nos maux actuels. Les tenants de cette conception considèrent les scientifiques comme de dangereux apprentis sorciers qui jouent avec les secrets de la nature qu'il aurait mieux valu laisser enfouis, des petits dieux qui sondent les mystères du code génétique humain et découvrent les forces fondamentales qui maintiennent la cohésion de l'univers. Que peuvent répondre les chrétiens à ces deux courants opposés ?

Ne pas confondre science et technologie

Nous risquons de fausser toute discussion à propos de la science en confondant les deux concepts jumeaux de «science» et de «technologie» comme s'il s'agissait du même phénomène. Tout en reconnaissant que la distinction n'est pas toujours très nette, soulignons quelques différences importantes. Le mot «science» désigne l'effort intellectuel visant à expliquer le fonctionnement du monde physique; cet effort repose sur des investigations empiriques et reste l'apanage de groupes d'individus rompus à des techniques spécialisées. La science a pour but de communiquer des idées vérifiables. Dans sa version moderne qui s'appuie sur une vaste gamme d'expérimentations, de journaux, revues et sociétés scientifiques, elle n'existe que depuis le dix-septième siècle. La technologie, elle, désigne les arts pratiques qui visent à produire des objets utilisables; elle est donc aussi vieille que les objets façonnés par la main de l'homme. Ce n'est qu'au cours des deux derniers siècles que la science a eu un impact considérable sur la technologie. Au point que certains affirment aujourd'hui que toute découverte scientifique sera tôt ou tard

suivie d'applications, pour le meilleur comme pour le pire. Il faut cependant se méfier du fatalisme sous-jacent à cette affirmation. Finalement, ce sont les sociétés humaines qui choisissent les applications technologiques des découvertes scientifiques.

Les chrétiens ont la lourde responsabilité d'apporter une pensée biblique claire dans le débat éthique à propos des millions d'applications de la technologie moderne. Or, c'est la science, et non la technologie qui est au cœur de cet exposé. Si la science est intrinsèquement l'adversaire du christianisme, ses applications technologiques porteront évidemment la même tare. A l'inverse, si la science est alliée ou neutre à l'égard du christianisme, on pourra évaluer ses applications dans un climat dépassionné en fonction de leurs mérites sans nourrir de préjugés découlant d'une hostilité de principe contre l'activité scientifique en soi.

La science en tant qu'adversaire

L'histoire de la science a été marquée – et elle l'est encore – par des conflits occasion-

nels entre la recherche scientifique et la foi chrétienne. Dans la plupart des cas, ces différends surgissent de prises de position exagérées quant à la nature et au champ d'application soit de la connaissance scientifique, soit de la connaissance religieuse.

Conflits provoqués par un mauvais usage séculier de la science

(i) L'usage idéologique et politique

L'exploitation de la science pour des raisons politiques ou professionnelles a été un facteur clé dans l'élaboration de la «thèse du conflit», qui veut que la science et la foi soient opposées par nature.¹ Les philosophes français du siècle des lumières utilisèrent la science comme une arme idéologique pour combattre le pouvoir de l'Église. De même, vers la fin de l'ère victorienne, T. H. Huxley et ses amis du X-Club menèrent une campagne virulente pour que les scientifiques obtiennent un soutien financier égal à celui que les sociétés investissaient dans l'Église, et qu'ils jouissent du même prestige intellectuel que les représentants des religions. Même si, faute de preuves historiques sérieuses, il faut rejeter la métaphore de la guerre pour décrire les relations entre la science et la religion, les campagnes passées menées au nom de la science ont laissé dans la culture populaire le sentiment difficile à éradiquer que la science et la religion sont toujours en conflits, une idée reprise et entretenue par une minorité de scientifiques antireligieux qui donnent de la voix.

(ii) Science et scientisme

L'hostilité à l'égard de la science provient souvent d'une assimilation de la science au scientisme. Dans son essence, le scientisme est la croyance que les descriptions scientifiques de la réalité sont les seules qui comptent ou qui peuvent être considérées comme connaissance réelle. C'est ce qu'illustre bien le zoologiste Richard Dawkins lorsqu'il déclare :

«Nous sommes des machines à propager l'ADN, et la propagation de l'ADN est un processus entretenu. C'est la seule raison de vivre des objets vivants.»

Le but de telles affirmations scientifiques est d'exclure d'autres niveaux d'explication. Il n'y a cependant aucune raison pour que la *réductionnisme méthodologique*, cette stratégie de recherche essentielle à l'activité scientifique qui consiste à disséquer et à analyser systématiquement toutes les parties d'un phénomène, conduise au *réductionnisme ontologique*, une affirmation fallacieuse selon laquelle de tels phénomènes ne sont rien d'autre que des descriptions néées des investigations. On le sait, les revues scientifiques excluent délibérément de vastes domaines de connaissances et d'expériences. Steve Jones, professeur de génétique à l'Université de Londres, résume fort bien les raisons de cette attitude dans ses dernières conférences :

«La science ne peut répondre à la question que posent les philosophes- ou les enfants, – à savoir : pourquoi sommes-nous là ? Quel est l'intérêt d'être vivant ? Comment devons-nous nous conduire ? La génétique n'a pratiquement rien à dire quant à ce qui nous différencie de simples machines biologiques, quant à ce qui fait de nous des êtres humains. Ces questions sont certes intéressantes, mais les scientifiques ne sont pas plus qualifiés que n'importe qui pour les méditer.»

(iii) Catégories rivales

Une autre cause de conflits entre la science et la religion émane de certains scientifiques qui ont tendance à opposer les descriptions scientifiques et les descriptions théologiques, comme si elles étaient des explications rivales. Ainsi, dans la conclusion de son livre *A Brief History of Time*, Stephen Hawking déclare que si nous découvrions une théorie complète qui lierait toutes les forces physiques fondamentales, «ce serait le triomphe ultime de la raison humaine, alors nous connaîtrions la pensée de Dieu.»² En fait, le mélange des catégories scientifique et théologique ne marque pas du tout le triomphe de la raison, il conduit plutôt à la confusion. Les théories cosmologiques, aussi élégantes et valables soient-elles, fournissent des explications complémentaires à celles concernant la signification et la valeur ultimes fournies par la théologie. En soi, les équations ne sont pas théologiques. Dawkins tombe dans le même piège quand il déclare que «l'affirmation de l'existence de Dieu est purement scientifique.»³ Or, s'il y a une question à laquelle la science est totalement incapable de répondre, c'est bien une question métaphysique comme celle-ci. Ce type de confusion des catégories jette le discrédit sur la science et engendre un antagonisme bien inutile.

N'en déduisons pas que le monde de Dieu peut se scinder en deux sphères autonomes, l'une «séculière», l'autre «sacrée». C'est le contexte qui dicte la nature appropriée des différents types d'explication. La pierre qui fut roulée devant le tombeau de Jésus revêt une signification particulière que mettent mieux en exergue les théologiens. Pourtant les propriétés des pierres sont du domaine de la science et n'ont aucune signification théologique particulière. Toute l'étendue des analyses faites sur toutes les pierres ne permettra pas de sonder la valeur de cette pierre particulière. De même, toutes les connaissances réunies concernant la physiologie humaine ne permettront pas d'évaluer la valeur de l'individu humain.

Conflits provoqués par un mauvais usage chrétien de la science

Certains chrétiens ont un penchant à condamner la science sans être suffisamment informés, ce qui est bien embarrassant. Deux domaines particuliers donnent lieu à des combats inutiles.

(i) Conflits dus à une mauvaise utilisation de l'Écriture

Les philosophes chrétiens de la nature qui posèrent le fondement de la science moderne au dix-septième siècle s'efforcèrent d'affranchir aussi bien l'Écriture que la science de leurs interprètes aristotéliens, dénonçant auprès de leurs contemporains l'habitude scolastique qui consistait à tirer la science de l'Écriture. John Wilkins, un ancien membre de la Société Royale d'Angleterre, qui faisait constamment référence aux commentaires de Calvin dans ses écrits, déclara :

«Nous serions heureux si nous pouvions soustraire l'Écriture aux controverses philosophiques; si nous pouvions lui reconnaître sa perfection dans le domaine pour lequel elle a été donnée, c'est-à-dire une règle pour notre foi et notre obéissance, et ne pas faire d'elle le juge des vérités naturelles que nous découvrons grâce à la recherche et à l'expérimentation.»

Les premiers scientifiques chrétiens considéraient la science comme un moyen de dire la vérité sur la manière dont le monde fonctionne réellement, par opposition aux «anciens» et à leurs disciples rationalistes qui expliquaient comment le monde aurait dû fonctionner. La découverte des «lois naturelles» (les lois de la nature) était du domaine de la «recherche et de l'expérimentation».

Malheureusement, au cours du vingtième siècle, on a noté dans certains cercles un réveil de la scolastique biblique qui a éloigné inutilement la communauté scientifique de l'Évangile. Prenons un exemple précis. Après des siècles de «recherches et d'expérimentations», les scientifiques ont rassemblé des preuves écrasantes affirmant que la terre que nous habitons est vieille de plusieurs millions d'années. Il faut vraiment refuser de voir la vérité en face, comme l'autruche, pour continuer de croire, par exemple, que la terre n'a que dix mille ans. Un attachement inconditionnel et obscurantiste à une telle croyance va à l'encontre de l'engagement pris aussi bien par le christianisme que par la science de dire la vérité concernant le monde de Dieu. De plus, l'idée selon laquelle la Bible interprète la science se concilie difficilement avec la compréhension contemporaine de la nature de la science, pour des raisons que nous indiquerons plus loin.

(ii) Conflits dus à une dépendance excessive de la théologie naturelle

Nous avons déjà critiqué la tentation de charger la science d'idéologies séculières qui n'ont rien à voir avec l'activité scientifique. Le même danger existe aussi du côté des chrétiens qui veulent déduire de leur connaissance scientifique du monde plus de théologie qu'elle ne peut leur donner; ils attirent ainsi un discrédit sur leur foi. Dans la perspective biblique, la théologie naturelle est très limitée dans son pouvoir d'amener des incroyants à la foi. Le maximum d'informations que les incroyants puissent obtenir en observant le monde physique concerne les attributs invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité (Romains 1.20). Les efforts déployés par des chrétiens pour accrocher leur théologie aux théories cosmologiques ou mécaniques quantiques les plus récentes s'accompagnent généralement de retours de flammes. En changeant (ce qui est inévitable), le modèle scientifique supprime l'appui rationaliste sur lequel s'appuyait la théologie. La véritable théologie ne dépend pas d'appuis scientifiques.

1. Par exemple C. A. Russell, «The conflict metaphor and its social origins», *Science & Christian Belief*, 1, 3-26, 1989.

2. Bantam Press, 1988, p. 175.

3. *The Independent*, 16 avril 1992.

La science en tant qu'alliée

On pourrait avancer toute une gamme de raisons en faveur des relations amicales entre le christianisme et la science. Ainsi, le christianisme a joué un rôle clé dans le développement historique de la science moderne.⁴ En outre, la doctrine chrétienne de la création, qui a inspiré les premières générations de chrétiens, continue de fournir une puissante motivation à l'énoncé scientifique de la vérité basé sur l'expérience. Notre monde n'est pas un monde quelconque, c'est celui de Dieu.

Réalisme critique contre postmodernisme

La pensée chrétienne et la pensée scientifique convergent remarquablement pour présenter des visions réalistes critiques du monde. Cette convergence, qui s'enracine dans leurs rapports historiques étroits, est fortement soulignée aujourd'hui par l'émergence du postmodernisme, une forme populaire actuelle de relativisme. Pour bien comprendre ce point commun entre la foi et la science, il faut rappeler quelques changements importants qui se sont produits dans notre concept de connaissance scientifique au cours du siècle écoulé.

(i) La nature de la recherche scientifique

La conception classique de la science est celle d'un progrès scientifique qui a commencé avec Bacon, s'est poursuivi par l'approche empirique des philosophes mécanistes et a trouvé sa formulation extrême dans la logique positiviste. Cette conception considère le monde naturel comme réel et objectif, et estime que les préférences ou les intentions de l'observateur n'ont aucune influence sur les résultats des observations. Le scientifique a pour devoir de procéder à un maximum d'observations expérimentales précises et exactes, et d'en tirer une théorie générale qui, si elle est confirmée par un grand nombre de données cohérentes, sera considérée comme une «loi immuable de la nature». Dans cette vision des choses, la découverte d'une loi s'apparente à la découverte d'un continent.

Dans cette conception «réaliste naïve», l'autorité de la science repose fermement sur les techniques mises en œuvre dans la méthode de recherche elle-même. Les jugements de valeur sont réservés à un domaine extérieur à la science proprement dite, celle-ci se limitant exclusivement au domaine des faits. Les positivistes sont allés encore un peu plus loin dans cette direction en définissant la signification et la rationalité à partir des critères de «vérifiabilité» empirique. Le vingtième siècle a de plus en plus perdu confiance dans cette conception réaliste naïve. Karl Popper a le premier lancé une attaque frontale contre l'un de ses dogmes clés dans son livre *Logic of Scientific Discovery* (1934) dans lequel il affirme que loin d'acquiescer de la crédibilité par la grande quantité de preuves empiriques qui viennent les étayer, les théories scientifiques ne sont utiles à la science que dans la mesure où elles peuvent être désapprouvées ou réfutées. Dans cette conception, la différence entre la connaissance scientifique et les autres formes de savoir intellectuel ou artistique humain réside dans le fait que la première est potentiellement falsifiable. Il faut noter que la perspective influente de Popper sur la nature de la connaissance scientifique déplace l'accent des «faits observés dans le monde extérieur», faits qui ont donné naissance à une théorie, sur la communauté scientifique elle-même qui, par sa logique et son savoir-faire crée de meilleures théories et de meilleures méthodes pour les vérifier. Les données deviennent ainsi «chargées de théorie» puisqu'elles sont rassemblées dans le contexte visant à falsifier des théories particulières.

Un deuxième assaut contre le réalisme naïf est venu des critiques de Popper, notamment de Thomas Kuhn dans *The Structure of Scientific Revolutions* (1962), un ouvrage qui a exercé une profonde influence. L'auteur souligne le fait que l'histoire de la science ne confirme pas l'idée de Popper selon laquelle la science progresse par la réfutation systématique de ses théories. Kuhn introduit alors l'idée de «glissement de paradigmes» pour décrire la manière dont la science se développe. Par «paradigme» on entend un cadre de croyances acceptées par l'ensemble de la communauté scientifique vouée à la recherche. Lorsque des anomalies s'accumulent dans ce cadre, la science entre progressivement dans un processus de crise qui se poursuit jusqu'à la création révolutionnaire d'un nouveau paradigme. En faisant ce choix du paradigme, Kuhn déclare «qu'il n'y a pas de norme plus élevée que l'assentiment de la communauté adéquate.» C'est cette expression qui met la philosophie scientifique de Kuhn à part de celle de ses prédécesseurs. Ce n'est donc plus un ensemble de méthodes scientifiques qui confèrent à la connaissance scientifique son statut spécial. L'autorité scientifique ultime se trouve désormais entre les mains de la communauté

scientifique elle-même qui choisit entre des paradigmes concurrents en fonction de raisons qui dépassent la simple application de règles. Poussée à l'extrême, cette conception aboutit à un réductionnisme sociologique anti-réaliste pour qui la connaissance scientifique est déterminée davantage par les préjugés et les marottes de la communauté scientifique que par les caractéristiques du monde physique observé.

(ii) Le réalisme critique à l'égard de la science et de la foi

Il s'agit là d'une conception de la connaissance scientifique qui rejette à la fois le réalisme naïf de l'ancienne définition classique de la science et le réalisme de certains disciples de Kuhn, mais accepte néanmoins plusieurs des idées développées par Popper et Kuhn. En fait, la plupart des scientifiques sont en pratique des réalistes critiques. Ils croient que leurs observations reflètent les propriétés du monde réel autour d'eux, mais ils reconnaissent aussi le rôle important que joue la communauté scientifique en choisissant les données et en les interprétant. Ils reconnaissent ainsi implicitement la nature «chargée de théorie» des données, ainsi que l'influence des techniques et des instruments. Dans la conception réaliste critique, loin d'être des lois immuables, les bonnes théories scientifiques proposent une série de cartes fiables qui rendent intelligible le fonctionnement du monde physique et permettent aux scientifiques d'explorer de nouveaux territoires. Bien qu'elles soient loin d'être parfaites, ces cartes tiennent compte des données tirées de l'observation du monde physique comme c'était le cas auparavant. Ce ne sont pas de simples constructions sociales; c'est pourquoi les scientifiques doivent s'appuyer fermement sur les cartes présentes.

C'est la «convenance» qui fournit l'argument le plus solide en faveur de la position réaliste critique. Car après tout, la science *opère*. La grande faiblesse des interprétations sociologiques extrêmes des progrès de la science est qu'elles sont incapables d'expliquer les succès foudroyants de la science. En effet, s'il est vrai que toutes les formes du savoir humain sont des constructions sociales aussi valables les unes que les autres, pourquoi la médecine moderne réussit-elle beaucoup mieux à guérir les maladies que la sorcellerie ? Et pourquoi les sociologues qui sont les plus fervents défenseurs du relativisme culturel font-ils encore confiance aux lois de l'aérodynamique et prennent-ils des avions qui volent à 10 000 mètres d'altitude pour se rendre à des conférences internationales ?

Le réalisme critique épousé par la plupart des scientifiques côtoie facilement une forme analogue de réalisme critique adoptée par la plupart des chrétiens. Selon le théisme biblique, il existe bien un monde réel, qui n'est pas une illusion; il possède des propriétés physiques qui sont cohérentes et reproductibles, parce qu'elles dépendent de l'activité continue de Dieu. Il peut donc faire l'objet de recherches selon les méthodes scientifiques d'investigation. Il y a cependant aussi d'autres «données» qui, dans le domaine de l'observation et de l'expérimentation humaines, exigent un outil plus performant que la simple connaissance scientifique. Ces données, qui s'étendent au-delà de l'horizon limité de la carte scientifique, font tout autant partie du monde réel que les données concernant le monde physique, déduites par les scientifiques dans les laboratoires. Elles incluent les actes salvateurs de Dieu dans l'histoire, ainsi qu'un vaste ensemble de caractéristiques de l'existence et de la conscience humaines dont rend mieux compte une vision théiste du monde qu'une vision athée (le sens moral, les relations personnelles, les arts, etc.). Le théiste chrétien est cependant un réaliste *critique* qui est très conscient de la déchéance de la raison humaine et sait que notre compréhension du monde est inévitablement faussée par toutes sortes de présuppositions culturelles et philosophiques. En dépit de ces réserves, nos observations et notre expérimentation du monde ne sont pas de simples constructions sociales; elles fournissent des données nous permettant d'évaluer rationnellement les prétentions de vérités des différentes visions opposées du monde.

Bien qu'incomplètes, les croyances des scientifiques au sujet du monde physique sont, en dernière analyse, façonnées par la structure de ce monde. De même, bien qu'incomplètes, les croyances des chrétiens sont façonnées par ce que Dieu a dit et fait dans l'histoire, et que rapporte le récit biblique. En fin de compte, les scientifiques et les chrétiens répondent à la réalité; ils ne la construisent pas.

(iii) Le défi du postmodernisme

4. Voir par exemple J. H. Brooke, *Science and Religion – Some Historical Perspectives*, CUP, 1991; C. A. Russell, *Cross-Currents – Interactions Between Science & Faith*, IVP, 1985.

La position du réalisme critique, que ce soit dans le domaine scientifique ou dans le domaine religieux, est incompatible avec celle du postmodernisme. Selon une idée postmoderne qui s'est révélée très influente, le langage est purement conventionnel et spécifique à chaque communauté. De façon plus radicale, il n'y a aucun moyen de savoir si le langage reflète la réalité, puisque les critères de son usage correct sont internes à la communauté linguistique particulière. Le postmodernisme soupçonne donc tout langage, et par conséquent toutes les expressions de la connaissance, d'être des masques dont se servent les hommes pour asseoir leur puissance. D'où un profond scepticisme devant toute prétention à l'objectivité.

Si le modernisme s'est incarné dans la rationalité et la science, le postmodernisme, comme l'affirme le professeur Roger Trigg, «détrône la science en attaquant la rationalité, celle-là même qui a produit la science.»⁵ Jean-François Lyotard, l'un des défenseurs d'un courant particulier de la pensée postmoderne, fait écho à Kuhn, lorsqu'il écrit :

«Il est bien connu que les conditions de la vérité, autrement dit les règles du jeu scientifique, sont immanentes à ce jeu, qu'elles ne peuvent être établies qu'à l'intérieur d'un débat déjà scientifique par sa nature, et qu'il n'existe aucune autre preuve que ces règles sont bonnes sinon le consensus des spécialistes.»

Dans cette conception, il n'existe pas de «grande narration» qui placerait un ensemble de règles ou de croyances d'une communauté linguistique au-dessus d'une autre. Lyotard définit donc le postmodernisme comme de «l'incrédulité à l'égard de toute méta-narration», le refus de croire que le savoir pourrait être autre chose qu'enraciné dans un contexte historique et culturel particulier. Toute possibilité d'expériences universelles communes à tous les hommes est donc exclue. Et même si ces expériences communes existaient réellement, nous ne pourrions pas les découvrir, puisque nous n'avons pas de moyens de communication universels.

A première vue, il semblerait que les idées du postmodernisme pourraient permettre de réinterpréter de façon féconde les rapports entre la science et la religion. Après tout, si toutes les formes de connaissance construite sont des «jeux de langage», pourquoi la science et la religion ne se mettraient-elles pas à part du reste en établissant leurs propres règles communes? L'inconvénient de cette conception est que, si la vision postmoderne du monde est correcte, la science et le théisme doivent renoncer à leurs prétentions de représenter la réalité objective. Cela explique probablement pourquoi le postmodernisme a exercé une certaine influence sur les arts et est populaire parmi les plus ardents défenseurs du mysticisme panthéiste, mais qu'il n'a eu que peu d'impact sur les scientifiques, pour la bonne raison que leur profession cesserait d'exister si les croyances du postmodernisme étaient justes. Ainsi, la science repose sur l'hypothèse que le monde créé est constant dans ses propriétés et que les mêmes expériences donneront les mêmes résultats indé-

pendamment du contexte culturel, linguistique ou social dans lequel elles sont menées. Cela veut dire que les gens tomberont des arbres toujours avec la même accélération, quels que soient leur langage et l'interprétation qu'ils donnent à leur expérience. Les propriétés de l'ADN ne sont pas des artefacts culturels liés au temps ou à la géographie. Le jeu de la science vaut donc la peine d'être joué pour la bonne raison que ses modèles et ses cartes affirment dire des choses vraies à propos de la structure physique de l'univers, des choses que tout le monde ferait bien de croire et aurait tort de ne pas croire. La science a une «grande narration» qui valide ses connaissances, une «narration mathématique» élégante, écrite dans la structure de l'univers et qui exprime les réalités physiques fixant ce que les scientifiques croiront au terme de leurs investigations et de leurs déductions logiques. Pour les scientifiques, le langage n'est pas du tout un «jeu», mais l'outil essentiel qui rend compte de la nature du monde. Le langage a beau être une construction humaine, son objet ne l'est certainement pas.

Conclusion

Les vagues de la thèse des conflits qui, vers la fin de l'ère victorienne caractérisait les relations entre la science et le christianisme, sont en train de s'estomper. Cette thèse est remplacée par une nouvelle prise de conscience du but commun poursuivi par la science et le théisme biblique. La question pourrait bien être : «La science peut-elle survivre sans le christianisme ?» La pensée relativiste s'est frayée de nombreux chemins dans la culture occidentale. Pour l'instant, l'activité scientifique semble disposer d'assez de ressources pour aller de l'avant. La «navette spatiale» de la science fonce, et n'a, semble-t-il, plus besoin des fusées d'appoint de la vision chrétienne du monde. Mais il se pourrait très bien qu'un jour la banalisation des connaissances, encouragée par le postmodernisme, sape tellement l'envie de poursuivre les investigations dans le monde physique, que la science flétrira, en l'absence d'un solide fondement métaphysique.

Il y a de solides raisons de croire que la science et le christianisme sont des alliés, tout particulièrement dans leur vision réaliste critique commune de la connaissance et dans leur commune hostilité aux modes de pensée relativistes. S'il se produit malgré tout entre eux des tensions qui demandent à être résolues, la science et la foi auront au moins eu la conviction que quelque chose de réel méritait d'être abordé.

Cet article a été publié en anglais par : Cambridge Papers, PO Box 27, Cambridge CB3 9QG, GB

Traduction : Antoine Doriath

Révision : Gilles Drogue

Ne pas photocopier ou reproduire ce document sans autorisation

5. *Rationality & Science*, Blackwell, 1993.

Le FORUM DE GENÈVE est une publication trimestrielle de l'Institut Biblique de Genève qui veut aborder des questions contemporaines d'un point de vue chrétien. Les articles, qui sont parfois des traductions, sont sélectionnés en raison de la pertinence de la réflexion. Les opinions exprimées sont celles de l'auteur et ne reflètent pas forcément en tout point celles du conseil de référence ou des éditeurs.



Institut Biblique de Genève

120, rte de la Capite CH - 1223 Cologny - Tél. 022/752 14 44 - Fax 022/752 54 25
e. mail : info@ibg.cc - Site web : www.ibg.cc

Comptes : Pour la Suisse : CCP 12-13151-5

Pour la France : Crédit Agricole - Haute Savoie

ABONNEMENT

(Nous vous recommandons de photocopier ce talon pour conserver l'article intact)

Abonnement annuel : 15.- FS 10 €
Abonnement de soutien : 30.- FS 20 €

- Je veux m'abonner au FORUM DE GENÈVE
- Veuillez m'envoyer un bulletin de versement pour l'abonnement en Suisse
- Je joins un chèque en francs français à l'ordre de l'Institut Biblique de Genève

M. Mme Mlle Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

A envoyer à l'Institut Biblique de Genève